La compétition sportive : l'honneur et le symbolique

Philippe Danino est philosophe, il accepte ici de réagir au contenu de la table ronde sur la compétition(cf état des lieux). Son propos annonce peut-être la fin d'un triste divorce, celui très post moderne, de l'EP(S) et de la philosophie.*

Dans son contexte latin, le terme « compétition » relève surtout du domaine politique et présente de clairs enjeux en matière de pouvoir et d'honneurs. Outre ce domaine, le terme a sens dans celui de la nature (il désigne ici l'interaction des organismes vivants pour la maîtrise des ressources d'un milieu) et, bien sûr, de l'économie. La toute première question pourrait alors être la suivante : le terme, appliqué au sport, présente-t-il quelque acception singulière ou bien n'est-il en ce domaine que la répétition-reproduction de la compétition socio-politique ? J'avancerai que la compétition sportive, au-delà de ce qu'elle partage avec les autres domaines – au premier chef l'idée d'une concurrence et d'une rivalité – comporte une signification qui lui est propre et qui fait son intérêt.

Penchons-nous d'emblée sur le rapprochement, patent au niveau lexicologique, entre « compétition » et « compétence », idée de ce qui con-vient, comme un juge compétent convient à sa fonction. Voilà qui fait penser non pas seulement qu'une compétence est nécessaire pour être compétiteur mais, surtout, que la compétition, si elle est immédiatement rivalité, confrontation, est aussi bien – et indissociablement – accord et convenance : de ceux qui pratiquent une même discipline, acceptent de mêmes règles, sont en un même lieu pour la recherche d'un même objectif. Bref, l'idée de compétition enveloppe autant celle de simultanéité (dans la recherche d'un même résultat par plusieurs), que celle de similarité, si tant est que nous ne nous mesurions qu'avec cela qui nous convient, ceux qui nous conviennent, c'est-à-dire encore des semblables. Sans doute se situe ici la dimension philosophique de la compétition sportive, rencontre du même et de l'autre, lieu du désir de différence d'avec le semblable et au sein du semblable.

Second point d'intérêt : l'expérience de l'émotion, inhérente à la pratique de la compétition et peut-être trop souvent réduite à un simple statut de manifestation subjective. L'émotion pourrait davantage apparaître comme l'effet que comme le mobile de la compétition. Néanmoins, cet effet ne saurait se réduire à un simple bénéfice secondaire : chercher à vaincre n'est jamais seulement chercher à vaincre ; la victoire, ou même sa seule perspective, s'accompagne toujours d'émotion, de transport, de partage, d'une expérience affective singulière et hors-normes, faite d'attente et d'anticipation, de joie et d'enthousiasme. Il n'est que voir les démonstrations quasi-orgasmiques des joueurs de football lorsqu'ils marquent un but. Et peut-être d'ailleurs vainquons-nous aussi les autres du fait même de vivre ces états que, précisément, ne connaissent pas les vaincus ! C'est aussi par l'émotion, voire en vue de l'émotion, que prend sens et intérêt la compétition sportive. Finalement, on peut se demander si, plus qu'un effet, l'émotion ne serait pas un mobile, l'expérience recherchée à l'occasion de la victoire plutôt que ce qui ne fait qu'accompagner cette dernière.

Quelques grands problèmes semblent dès lors pouvoir être soulevés. Les esquisses de solutions ne sont ici que des propositions.

Essentielle ? On peut bien sûr se demander – et on n'a certainement pas manqué de le faire – si l'idée de compétition est inhérente à celle de sport, au point de lui être essentielle et de devoir entrer dans sa définition. Peut-on parler de sport, le concevoir ou le définir sans faire appel à l'idée de compétition ?

Pour ce qui est du sport de haut niveau, la réponse est forcément négative, à la différence de la pratique sportive commune. Ou alors faire son jogging quotidien ou ses 3 000 mètres hebdomadaires à la piscine n'est pas du sport ; de plus, il faudrait soutenir que ce qui s'appelle « sport » est réservé à une élite, et prouver que la différence entre mes 3 000 mètres et ce que fait Michael Phelps est de nature et non pas simplement de degré.

Soi-même ou l'autre ? Problème plutôt classique : toute compétition n'est-elle jamais qu'envers soi-même ? B. Hoze le souligne : le plus important, c'est le rapport et la confrontation à soi, ce pour quoi la compétition représente en effet un espace exceptionnel. Médiation d'une mesure de temps ou d'espace, médiation de l'autre, il ne serait jamais question, au fond, que de me mesurer à moi-même, de me situer, d'évaluer mes progrès. Dans la compétition, en vérité, je me fiche des autres, mes rivaux ne sont que des prétextes : dans les starting-blocks, ce n'est qu'avec moi que je conviens, il n'y a que moi qui m'intéresse, pour une concrétisation, la meilleure possible, du mérite issu de mon travail et de mes sacrifices. D'ailleurs, ce n'est jamais aux autres que s'en prend le compétiteur malheureux. Certes. Mais des autres, je ne peux me passer. Car la compétition, comme le laisse entendre R. Moustard, est en son

*Agrégé de philosophie, doctorant.

fond le signe d'un besoin essentiel, pour son propre développement, de se confronter à autrui. Ce dernier tient donc ici le rôle de miroir indispensable d'une reconnaissance que je prends de ma propre valeur.

Éducative ? Les participants à la table ronde s'accordent sur le scaractère profondément éducatif de la compétition, justifié par les différentes sortes de contraintes qu'elle exige. Soit. Mais encore faudrait-il s'expliquer *en quoi* ce cadre de contraintes parvient à se faire si positif et si fécond. La difficulté (sans doute la même que pour l'idée de travail) est ici de penser l'apparent paradoxe d'une contrainte qui pourtant éduque et libère. Or, une telle difficulté peut être levée dès qu'on pense les réquisits de la compétition sportive : une patience, une persévérance, un goût de l'effort, la nécessaire croyance en une perfectibilité comme la non moins nécessaire maîtrise technique du corps. Ce sont là quelques éléments qui définissent finalement une discipline qui, comme le dit Kant dans ses *Réflexions sur l'éducation,* « transforme l'animalité en humanité » par les bornes, la conduite réglée et la mesure qu'elle impose.

Féconde ? C. Fauquet mentionne à juste titre une idée dont l'oubli rendrait incomplète une réflexion sur la compétition : l'idée d'*une éthique de l'échec*. Il y a une positivité de l'échec comme il y a, dans les modalités d'apprentissage (du vélo ou des mathématiques) une positivité de l'erreur, peut-être même supérieure à celle de la réussite première – comme l'ont si bien développé Alain ou Bachelard. La compétition ne trouverait-elle pas toute sa valeur et tout son intérêt à se faire leçon d'humilité, expérience de ses limites, conscience de perfectibilité, du fait de ne pas être le seul tendu vers un but précis ? C'est bien là que la compétition est apprentissage : elle n'est pas ce qui me permet, comme on l'affirme parfois, de me chercher ou de me connaître, mais elle est directement ce qui, fut-ce à travers l'expérience de l'échec, me forge. Cela étant dit, la compétition n'évite ni la névrose d'échec ni le complexe de supériorité, lesquels trouvent le plus souvent leur source ailleurs.

N. Charlier

Alors singulière ? La compétition sportive, loin d'être une modalité culturelle noble, ne serait jamais que l'expression proprement sublimée de l'archaïsme le plus profond : l'instinct de domination. Le mot lui-même, nous l'avons vu, a sens dans la sphère de la nature. Ses expressions dans les champs politique, social, économique et sportif ne seraient jamais que des reproductions de ce modèle naturel organique, expression de la supériorité animale. Loin de faire notre humanité, d'être le signe d'une culture et l'école, tant vantée, du respect ou de la citoyenneté, le sport, c'est notre animalité. Pourquoi pas. Mais cela ne va pas de soi, car les enjeux ne sont pas les mêmes partout.

Le latin *competere*, qui signifie proprement « tendre vers un même point », avait donc dans l'Antiquité romaine une signification d'abord politique : il s'agissait de briguer (*petere* = chercher à obtenir) pouvoirs et honneurs. Qu'en est-il dans le sport ? Certes on y cherche tout ce qui est médailles, coupes, titres, honneurs et gloire. Mais le pouvoir ? Il semble qu'il n'en soit pas question. Et c'est bien cela le plus important : la compétition sportive est affirmation, manifestation ou démonstration de puissance mais sans enjeu de pouvoir, au sens de l'exercice d'une autorité, d'une influence, ou encore de l'obtention, de la part d'autrui, d'un certain comportement. Autrement dit, le propre de la compétition sportive est d'être la manifestation d'une domination sans pouvoir, d'une puissance heureusement impotente. Une fois médaillé, le champion, tout comme ceux qu'il a battus, regagne son foyer, son stade, son travail, jusqu'à la fois suivante. Voilà qui permet de ramener le sport vers le jeu et de ressaisir de la sorte sa signification étymologique de divertissement et d'amusement.

On peut donner deux signes de ce jeu de puissance mais non pas de pouvoir. D'une part, avec le statut de l'autre qui, ici et au contraire des « jeux » de pouvoir, ne saurait disparaître, ne constitue jamais un véritable obstacle ou un véritable problème, mais plutôt un moyen, celui de me mesurer à moi-même. D'autre part, avec la dimension de *la règle* : dans la compétition sportive, les règles sont connues, communes, acceptées de tous et sont sanctionnées d'une mesure objective (de temps, d'espace, de score...) qui ne doit rien (ou presque) au hasard.

Étrangère à une dimension de pouvoir, c'est donc au niveau de l'honneur et du symbolique qu'il y a lieu de situer la compétition sportive ❑